

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE

## Revue Critique et Littéraire Des Hommes et des Choses.

Ce journal Imprimé et Publié par N. AUBIN & W. H. ROWEN, paraît tous les **SAMEDIS**. L'année ou le Vol. se compose de 48 numéros.—Le Prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par TIERS de 16 numéros, d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 5.]

Quebec, 30 Decembre, 1843,

No. 8.]

### Mélanges Littéraires.

GEORGE DRICKSON.

#### I

Le soir de cette journée George Drickson quitta la maison de son oncle et se retira dans une petite habitation isolée, située près de la mer, à une lieue de l'héritage que lui avait laissé sa famille.

En apprenant les événements qui venaient de se passer, le père de Lisbeth et celui de Williams résolurent, d'un commun accord, de hâter les préparatifs du mariage. Le jour de la cérémonie fut fixé à une époque peu éloignée.

Dans l'intervalle, Lisbeth eut à remplir un religieux devoir : la fête de son aïeule maternelle venait d'arriver. Fidèle à la coutume qu'elle avait observée les années précédentes, la jeune fille, sous la conduite de son père, se rendit le matin chez sa grand-mère, qui demeurait dans un petit village aux environs de Candless. Forcé de partir presque immédiatement pour Inverness, où des soins de diverse nature nécessitaient sa présence, Willis quitta sa fille en promettant de venir la chercher dans la soirée. Malheureusement des occupations imprévues l'obligèrent de rester à la villa jusqu'à la nuit et l'heure qu'il avait indiquée à sa fille était déjà passée depuis long-tems quand il se mit en route, accompagné de Williams.

La journée tout entière s'était écoulée, et Lisbeth, ne voyant pas venir son père, se décida à retourner seule à Candless. Elle embrassa son aïeule, et partit

en sautant, légère et insoucieuse comme toutes les jeunes filles d'Écosse. Les derniers rayons du soleil venaient de s'évanouir derrière la crête des montagnes, quand Lisbeth arriva à l'entrée d'un petit bois, et s'enfonça dans un étroit sentier qui conduisait à la grande route d'Inverness à Candless.

Une heure après, les trois chasseurs entendirent les derniers gémissements de l'infortunée jeune fille et recueillirent son dernier soupir. Ce qui se passa, avant l'assassinat, entre le meurtrier et la victime, nul n'a pu le dire, et la bouche du misérable n'a pas laissé échapper son secret.

Les chasseurs placèrent le corps de Lisbeth sur une espèce de brancard formé à la hâte avec des branches d'arbre, et, chargés de ce triste fardeau, reprirent le chemin de Candless.

À l'extrémité d'un chemin de traverse, parurent deux hommes qui se dirigeaient vers la grande route. À la vue de cet objet étrange, dont les premiers rayons de la lune leur permettaient à peine de distinguer la forme, ces deux hommes doublèrent le pas et se trouvèrent en quelques instants près des chasseurs. Ceux-ci s'arrêtèrent et posèrent le brancard à terre.

— Williams s'était élancé, pâle, les traits bouleversés, et déjà sa main cherchait le cœur de la jeune fille.

Il ne bat plus, Williams, s'écria d'une voix déchirante le malheureux père, mais celui de l'assassin bat encore sous sa poitrine. Va demander compte à Drickson.....

À ce nom le jeune homme bondit en arrière ; ses yeux, comme ceux du tigre, flamboyèrent au milieu des ténèbres. Sans répondre un seul mot, il se précipita à travers la campagne et disparut dans l'ombre. Il franchit, sans s'arrêter, les fossés, les haies, les ravins, et arriva tout haletant en face de la maison de Drickson. George était debout devant la porte, armé de sa claymore.

— Je l'attendais, lui cria-t-il aussitôt qu'il l'aperçut.

Mais déjà Williams était sur lui, et les épées retentissaient, étincelantes, sous les rayons de la lune.

L'attaque de Williams avait été si impétueuse que George recula d'abord de quelques pas, et ne put empêcher la pointe de l'épée d'arriver jusqu'à son visage, en traçant un sanglant sillon depuis l'œil jusqu'à l'extrémité de la joue. Furieux de sa blessure, George s'élança à son tour sur son adversaire, et tous deux, sans s'être atteints de leurs claymores, se saisirent corps à corps, se renversèrent, et se roulerent l'un sur l'autre. L'issue de cette lutte, où la vigueur athlétique de George lui assurait un immense avantage, n'eût pas tardé à devenir fatale à Williams ; mais un cri retentit tout à coup près d'eux :

— Rendez-vous ou vous êtes morts !

Au même instant une bande d'hommes armés se jeta sur eux, et les arracha violemment à leurs étreintes forcenées.

À présent, mes braves champions, dit le chef de la bande, bouche close ou voila qui vous la fermera, ajouta-t-il, en faisant un geste significatif avec son poignard.

À l'aspect et au costume de ces hommes, Drickson avait reconnu sur le champ leur profession.

Si vous croyez, dit-il, que les services d'un homme de cœur puissent vous être bons à quelque chose, voici deux yeux qui vous guideront ou vous voudrez aller et un bras qui ne tremblera pas à côté des vôtres.

— Lâche ! dit Williams.

Le pirate fixa ses yeux perçans sur Drickson, comme s'il eût voulu plonger jusqu'au fond de son âme. Le visage de George demeura impassible.

Après un moment de silence :

Williams serrâ la main de son père, et s'adressa de nouveau au contre-maître que cette scène avait profondément ému.

— J'attend votre réponse, bosselman ; et quoique vous ne puissiez apprécier encore toute l'étendue du service que je vous demande...

— Pardon, mon jeune ami, interrompit le contre-maître ; grâce à votre père, que je connais d'aujourd'hui seulement, et par hasard, j'ai tout appris, et je le remercie de m'avoir procuré l'occasion de vous servir de second en connaissance de cause.

— Ainsi, vous acceptez ? dit Williams.

— Le bras d'un homme de cœur a trop de prix pour que je le refuse, la veille du combat.

— Il vous appartient dès à présent, contre-maître. Quand partirons-nous ?

— Sur le champ, mon garçon, si vous êtes prêt, répondit le bosselman.

— Vous voyez que j'ai fait mes dispositions d'avance, ajouta Williams.

— Eh bien donc, rendons-nous à l'instant à bord de l'*Atalante*, et à demain la chasse au pirate.

Le vieillard se leva et tendit les bras à son fils, Williams s'y précipita, et tous deux se tiurent étroitement embrassés.

— Adieu, mon fils, dit enfin le sergent ; fais ton devoir, et quoi qu'il arrive,

*La fin au prochain numéro.*

## LE FANTASQUE.

30 DÉCEMBRE, 1843.

## GRAND IMBROGLIO

Politique, Mesmerique, Patriotique, Comi-Tragique

## Emberlificotique.

Sus ! Sus ! Lutins, Esprits Follets, Sorciers, Gobelins,

Spectres, Démons, Fantômes, Nécromanciens, Enchan-

teurs, Magiciens, Dévins, Bohémiens, Revenants,

Morts ou Vivants, surgissez, apparaissez, ac-

courez à notre aide et dites-nous si

vous comprenez, gouste, à ce qui

se passe actuellement

en Canada.

(Pour le commencement voir le précédent numéro.)

— Sorcier, bon petit bonhomme de sorcier, sorcier de petit bonhomme dites-moi donc comment finit la grande comédie dont vous m'avez révélé quelques scènes.



— J'accepte, dit le chef, mais en cas d'arrière-pensée, j'aurai soin que tu nous serves sans nous compromettre.

— Et toi continua-t-il, en se tournant vers Williams, ne voudrais-tu pas aussi prendre place au milieu de mes braves compagnons ?

— Croyez-vous que la présence d'un traître ne vous déshonore pas assez, sans que vous en cherchiez encore un autre ? répondit fièrement Williams.

— N'en parlons plus, dit froidement le pirate ; je n'attaque pas la liberté de conscience ; mais ce sera la seule que tu conserveras d'ici à quelques heures.

Sur un signe du chef, Williams fut bâillonné et lié solidement au tronc d'un arbre. George fut placé au centre de la bande, et quatre hommes armés jusqu'au dents reçurent la mission spéciale de veiller sur le nouveau frère. Cette mesure prise, toute la troupe se mit en marche dans la direction de Candless.

## II

Vous avez su, contre-maître, poursuit le sergent, tout ce qui se passa pendant cette nuit de deuil. Les pirates, guidés par le traître, pénétrèrent dans le bourg, mirent le feu aux habitations et amoncelèrent les victimes. Willis fut tué un des premiers. Son cadavre et celui de sa fille sont encore ensevelis sous les décombres.

L'incendie de l'immense incendie avait jeté l'alarme à Inverness. Mais avant que les troupes qu'on envoya de la ville, eussent franchi l'espace de neuf milles qui la sépare de Candless, les pirates s'étaient déjà rembarqués.

Depuis ce jour, George n'a pas reparu.

Le lendemain matin, on trouva Williams dans la position où les brigands l'avaient laissé. Son premier cri fut un cri de vengeance. — Et maintenant, vous voyez, ajouta le vieillard en terminant, si vengeance sera doublement justice.

— Et je me charge de l'une et de l'autre répliqua le contre-maître. Vous pouvez compter mon brave sergent, que si mes mains n'ont pas fait l'ouvrage d'avance, je me ferai un devoir d'ajouter à la décoration que votre Drickson porte sur le visage, en attachant moi-même à son cou l'ordre de la Jarretière.

En achevant ces mots, le contre-maître se leva et tendit son verre au sergent.

— Buvons à George Drickson, mon ancien, dit-il, et prions Dieu qu'il le conserve jusqu'à ce que je sois à portée de régler avec lui mes comptes et les vôtres. Je vais maintenant m'occuper de son affaire et de celle de ses honorables collègues.

En ce moment la porte de la taverne s'ouvrit, et un jeune homme en costume de matelot entra dans la salle. Le sergent leva les yeux et tressaillit en reconnaissant les traits du nouveau venu.

— Williams ! s'écria-t-il avec un accent de surprise.

— Ce n'est pas vous que j'étais venu chercher ici, mon père, dit le jeune homme ; mais puisque le hasard l'a voulu, vous allez apprendre maintenant ce que vous n'auriez su que quelques heures plus tard.

Puis il se tourna vers le contre-maître, dont le visage et l'attitude offraient un singulier mélange d'étonnement et d'intérêt.

— Vous avez perdu un matelot, bosseman, lui dit-il ; voulez-vous que je prenne sa place ?

— Ce que je craignais est arrivé, dit le vieillard, car j'ai trop vécu pour espérer qu'un malheur puisse arriver seul.

— M'auriez-vous conseillé de ne pas partir, mon père ? demanda le jeune homme.

— Non ! Williams, répondit le sergent d'une voix triste, mais ferme, parce qu'à ton âge j'aurais fait ce que tu vas faire.

— La fin ! la fin ! vous êtes bien curieux ! Tout vient à point pour qui sait attendre ; ainsi la fin viendra justement au moment où il faudra que tout ça finisse.

— Vous parlez vraiment comme un oracle, bon devin, c'est-à-dire que l'on ne comprend rien à ce que vous dites.

— N'importe, n'importe, à bon entendeur salut. Tout ce nous voyons au milieu de nous n'est encore que le commencement de la fin. Je ne t'en dirai pas là-dessus d'avantage, de peur de me compromettre ; mais sans avoir à nous occuper de l'avenir achevons de parler un peu du passé. Cela nous apprendra à profiter du présent. Dans notre dernier entretien je me suis amusé à te décrire la politique, c'est-à-dire le tripotage qui a amené chez nos grands hommes l'inattendu brouhaha qui est venu tout-à-coup surprendre les plus sages et les plus clairvoyants. Je t'ai parlé du gouverneur, des ministres, et du mercure-galant-volant qui a servi d'entremetteur dans toute cette affaire. J'ai oublié de t'entretenir des excellents représentants du peuple et de leur occupation favorite. Je dois te dire qu'en général on ne peut rien leur reprocher, sinon qu'ils gobaient une énorme masse d'huîtres. Je ne dirais rien s'ils n'avaient fait que cela, mais en outre ils gobaient une foule d'autres choses beaucoup plus indigestes sur l'estomac de la représentation du pays.

— Que voulez-vous dire, bon devin ?

— Je veux dire, mon petit, que lorsque vos représentants, qui, Dieu sait, sont tous des bons vivants, d'excellents garçons, avaient passé la journée à gôber les sus-dites huîtres ils s'en revenaient en chambre l'esprit charmé, le cœur content, chantant à plein gosier : *Tout est pour le mieux dans la meilleure des Provinces possible.* Alors il avalaient d'un trait toutes les lois cornues, biscornues ou saugrenues qu'on voulait bien leur servir ainsi que mille autres bords aussi lourdes et il ne pouvaient imaginer qu'il fut au monde quelque chose comme un peuple tyrannisé, des libertés en péril, des griefs politiques, des privilèges populaires à défendre. *Old square toés* et son intime ami le Wakefield veillaient au grain au milieu de tout cela et ne craignaient pas de tendre une foule de pièges à nos bons représentants qui y seraient peut-être tombés n'était la grâce de Dieu qui veille sur la bonne cause des bons peuples et qui tout-à-coup enleva le charme magnétique dont les avait enveloppés le grand magnétiseur animal. Nous voici donc au moment où ça va chauffer. Faut d'abord que je me rafraîchisse. Ici le petit devin plonge le nez au fond de mon encrier, but un coup et ressortit tout barbouillé et aussi noirci que l'âme de vingt gouverneurs généraux.

Après s'être essayé tant bien que mal avec sa barbe, s'être mouché à la façon d'un fashionable américain, c'est-à-dire du bout des doigts, il continua ainsi :—

— Je vous avais dit donc que le petit plan de colonisation n'avait pas plu à messieurs les ministres qui d'une manière fort sèche signifèrent au Wakefield qu'ils ne voulaient ni de lui ni de ses colons. Grande fureur intérieure chez lui, comme on peut imaginer, mais, sur le visage, rien de riant, de gracieusement insouciant, selon les règles du bel art diplomatique. Dès ce moment-là il *prédit* un changement dans les affaires. C'est-à-dire sorcier, n'est-ce pas ? Voici comment la bombe éclata. Depuis quelque-temps le député gouverneur, Sir Chs. Metcalfe, était gardé une poire pour la soif, c'est-à-dire qu'il avait conservé, comme font les amants adroits au milieu des plus vives protestations d'amour, un bon petit sujet de rupture propre à servir dans l'occasion, comme la veille d'un anniversaire de naissance, la v-ille du jour de l'an, lorsqu'une petite querelle amenée à propos devient une économie admirablement politique.

Or un jour les membres du ministère siégeraient en grand cérémonial autour de la table exécutive, la même qui avait vu se fricoter sur son dos tous les ragouts

qu'on a sorvis au peuple depuis la détestable union des Canadas. A la tête de la salle, était assis, gravement sur un fauteuil, le vieux gouverneur (tout doublé en velours violet) muni de son visage le plus pensif (et à roulettes) le front ombragé de nuages pleins de soucis, (à grands ramages comme au temps de nos grands pères) afin de lui donner (au fauteuil) un air respectable. Il était devant un rideau derrière lequel on ne voyait pas Maître Wakefield, l'oreille au guet et tremblant de voir tout l'édifice de fourberie mastiqué de beurre politique élevé à tant de frais, s'écrouler en peu de minutes devant une simple honnêteté ferme. Lafontaine s'avance près du gouverneur et voulant le flatter, se trompa de sens et caressa à rebrousse-poil, comme dit élégamment l'auteur de la lettre couleur de rose, le chien qui se mit à grémeler tout haut. Lafontaine prit alors la parole : Milord, s'écria-t-il, voilà long-tems que nous faisons tout au monde pour vous plaire et pardonnez la comparaison, nous ne trouvons qu'un ours, ma! léché sans cesse prêt à nous dévorer. Il faut que ça finisse. — Ou veut-il en venir, murmura son Excellence, il me semble que Wakefield m'avait dit que tout allait au mieux. — Hein !, hein ! (il toussa et parlant bas au rideau) que faut-il que je réponde ? — Le rideau (tout bas) : Qu'il faut que ça finisse et fachez vous milord le moment est venu. — Le vieux gouverneur (tout haut) Oui il faut que ça finisse ; le moment est venu ; je vais me fâcher. Ah ! mes ministres, va ! vous avez cru que je ne sais rien faire : vous allez voir ; je sais me fâcher ; c'est plus facile que de comprendre vos incompréhensibles théories de gouvernement responsable qui ne valent pas une canne de bambou.

Dans toute la scène qui suit, les paroles du gouverneur ne sont que l'écho de celles qui partent du rideau. Tu peux mon cher petit éditeur te figurer cela sans que je te la répète à chaque fois. Lafontaine reprend :

— Votre Excellence ne nous comprend pas. Nous ne demandons que la simple justice. — La justice ! la justice ! eh qui diable a jamais entendu parler de ça ; vous n'avez que ça à la bouche ; on dirait qu'on vous y a habitués.

— Votre excellence ne vous comprend pas ; nous voulons en venir à une détermination. Voici long-tems que nous ne paraissons pas nous entendre sur un sujet de la plus grande importance, je veux parler du gouvernement responsable.

— Gouvernement responsable ! gouvernement responsable ! vous n'avez que ça dans la bouche. Franchement, croyez-vous que je voudrais répondre de mes actes à des gens de votre espèce. Si même j'en réponds à sa Majesté c'est bien parceque je ne puis pas faire autrement. Aux Indes on n'agit pas ainsi et zing et zong à coups de canne mes Indous et je ne connais que ça ! Pourtant je veux qu'il soit bien compris que j'entends que le gouvernement responsable soit établi dans le pays d'après les vœux mêmes de la chambre d'Assemblée.

— Comme arrêté par les résolutions de Septembre 1841 ?

— Eh Oui ! c'est justement cela ! Je veux faire régner, le gouvernement responsable à la façon de Lord Sydenham, ni plus ni moins ; Et je ne connais que ça !

— Votre Excellence ne nous comprend pas. Lord Sydenham souscrivait aux desirs de la chambre d'Assemblée mais il n'en faisait pas moins à sa tête.

— Eh bien morbleu, je ne connais que ça.

— Pour la dernière fois nous supplions votre Excellence de nous donner une réponse catégorique. Nous désirons savoir si nous sommes, oui ou non, un conseil et si étant un conseil on prendra notre avis.

— Ah ! vous ne trouvez pas mes réponses catégoriques ? je vais vous les répéter. Je suis nommé par la reine ; je lui suis responsable. Vous êtes nommés par le peuple ; Vous lui êtes responsables. J'entends faire à ma tête ; faites à la votre. Voilà comment je comprends le gouvernement responsable. C'est clair et je ne

connais que ça !

— Alors votre Excellence ne trouvera pas mauvais si nous lui remettons le pouvoif qu'elle nous avait confié.

— Au contraire je trouverai cela superbe. Je suis surpris de voir que vous n'avez pas compris tout ça plus tôt. Vous ne voulez pas me servir à ma fantaisie, j'en trouverai d'autres qui feront mieux mon affaire....

— Et là leur sans doute, mais, que la faute retombe sur eux : nous nous en lavons les mains.

Ayant dit cela les ministres se levèrent, mirent leur chapeau, saluèrent son Excellence et sortirent silencieusement après avoir passé devant leur collègue. Daly auquel ils jetèrent un ineffable regard de mépris, ce qui ne le fit pas rougir le moins du monde, habitué qu'il est aux avanies de toutes sortes dès les temps de feu le Poulet.

Dès que les ministres furent partis Wakefield sortit de sa cachette et son Excellence lui dit aussitôt : Eh bien, maître, êtes-vous content de moi ? A merveille, milord, à merveille, vous êtes justement comme ne disoit pas Montésquieu *Un monarque inébranlable sur un trône toujours chancelant*. — Oui, mais qu'allez-vous nous faire, maintenant ? — Rien de plus facile ; mais pour que je vous explique tout ça il faut que nous soyons seuls. — Daly, allez dans le passage avec les domestiques attendre qu'on vous appelle ; tandis que vous serez là, vous pourrez broser mon manteau, frotter mes bottes, les chemins sont mauvais en diable et ça vous distraira ; si vous avez fini avant que nous ayons besoin de vous, vous pourrez donner un coup d'étrille aux chevaux de son Excellence. Daly salua profondément et partit.

Mais il se fait tard mon mignon, je te conterai une autre fois l'intéressante conversation qui eut lieu entre Wakefield et le gouverneur-général et où celui-ci se fit expliquer au long les moyens de sortir du pétrin où l'a plongé la conduite indépendante des ministres. C'est beaucoup plus amusant que la lettre écrite à la *Gazette Coloniale de Londres*. Nos lecteurs auront tout ça dans notre prochain

## WAKEFIELDANA.

— Quelqu'un disoit l'autre jour en parlant du fameux correspondant : *L'esprit* le vivifiait mais la lettre le tuera.

— Dans sa célèbre épître, Mr. Wakefield nous dit qu'il avait prévu la chute du ministère. Je le crois diantre bien : c'était lui qui la préparait. *Le Diable bleu* n'est pas fin, mais il en aurait prédit autant.

— Mr. Wakefield ne pourra faire autrement que de réussir auprès des enfans du sol, car il s'est adressé tout d'abord au *premier né (nez)* du Canada.

— Mr. Wakefield a prédit qu'avant huit mois Mr. Papineau serait de retour et à la tête des affaires. Si on magnétise celui-là par exemple.

— On colporte de plus en plus les *tracts* de la société biblique. Mr. Wakefield fait aussi colporter une traduction française de sa lettre. C'est trop à la fois. Cependant quand tout le monde a le spleen, les marchands de poison devraient faire fortune.

— Mr. Wakefield est l'agent de la compagnie des terres. C'est pour cela qu'il a des menées souterraines.

— Mr. Wakefield ayant magnétisé Sir Charles lui a demandé quel était le politique le plus ferme du Canada ? Sir Charles a répondu : C'est Mr. Daly ; il est inébranlable, rien ne peut le faire bouger de sa place.

— Mr. Wakefield a encore demandé à Sir Charles si en partant du Canada il



n'aimerait pas à aller en Afrique? Sir Charles a répondu: Non, j'ai de l'Affrique assez (de la fricassée.)

—Mr. Wakefield a alors demandé à Sir Charles où il prétendait aller? Sir Charles ayant répondu qu'il s'en retournerait aux Indes, Wakefield lui a dit: Mais vous n'y pensez pas; tout le monde criera: Il s'en va aux Grand'Indes! (O! grand dinde!)

—Mr. Wakefield a encore dit à sir Charles si vous me laissez, que ferai-je pour atteler de nouveau le char de l'Etat? Sir Charles a répondu: Vous serez des traits noirs. C'est votre métier.

—Mr. Wakefield a demandé à sir Charles ce qu'il pensait du cabinet provisoire? Sir Charles a répondu: Depuis que nous avons un receveur général; nous ne sommes plus sans mérite. (Merritt.)

—Mr. Wakefield a encore demandé à sir Charles pourquoi le ci-devant ministre avait si mal conduit sa barque? Sir Charles a répondu: C'est parcequ'il voulait aller trop vite et disait toujours: Patron nage! (Patronage.)

—Mr. Wakefield a encore demandé à Sir Charles quelle était la couleur qui lui plaisait le plus, Sir Charles a répondu: C'est l'Aurore. N'importe, a dit Wakefield entre ses dents; je t'en ferai voir toutes sortes de couleurs.

—Mr. Wakefield a ensuite demandé à Sir Charles ce que c'était que la constitution anglaise et le gouvernement responsable? Old square toes n'a pas répondu et s'est éveillé en sursaut, Mr. Wakefield ayant voulu réitérer la question; Old square toes s'est rebiffé et a dit tout net à Mr. Wakefield qu'il n'entendait plus se laisser mener ainsi par lui; vu qu'on finirait par le prendre pour une vieille femme, tout le monde l'appelant déjà Sœur (Sir) METCALFE.

WAKEFIELD-EN-A!!!

[Nous demanderons pardon à nos lecteurs de ne leur avoir pas donné la fin de la lettre de son Excellence. Les grands évènements qui sont survenus pendant sa publication nous l'avaient fait mettre de côté. Malheureusement quand nous avons ouvert le tiroir où nous l'avions renfermée, nous n'avions plus trouvé qu'un gros morceau de charbon à sa place. Evidemment Mr. Wakefield y avait mis la main.]

Quelqu'un nous rencontrant l'autre jour dans la rue nous dit: Eh bien avez-vous lu le dernier numéro du *Diable Bleu*. Il fait contre vous le diable à quatre... Pattes, avons-nous ajouté!

Les journaux du Haut-Canada annoncent que la nouvelle est arrivée à Kingston que la Reine approuve et autorise la translation du gouvernement à Montréal. Pour le coup l'ultra-loyauté de nos chers frères les toriers de l'Ouest va prendre une autre aire de vent et courir une bordée vers le sud. Des bruits courent aussi que l'état major militaire descendrait à Québec et occuperait le palais du parlement.

CONSEIL MUNICIPAL. Mr. Laurin a retiré hier sa motion et l'a remplacé par une autre demandant une enquête sur la conduite du greffier de la cité. Considération remise à la prochaine séance.